

En zigzag à travers les Amériques*

(Zigzagging throughout the Americas)

Lhande, Pierre, S.J.

[BIBLID \[1136-6534 \(1998\) 11:7-24\]](#)

Le Père Lhande insiste sur les dangers que fait courir aux Basques, l'émigration: elle met en péril la conservation du sentiment religieux et les vertus traditionnelles caractéristiques de ce peuple. Le remède consiste dans l'organisation d'oeuvres chargées de protéger et d'assister l'émigrant.

Aita Lhandek euskaldunen emigrazioak planteatzen dituen arriskuez ohartarazten du, gure herriaren sentimendu erlijiosoa eta bertute tradizionalak arriskuan jartzen dituelako. Konponbide gisa, emigrantearen babes eta laguntzarako egintzak antolatzea proposatzen du.

El Padre Lhande alerta sobre los riesgos que plantea la emigración para los vascos, al poner en peligro el sentimiento religioso y las virtudes tradicionales de este pueblo. Como remedio propone la organización de obras para la protección y asistencia del emigrante.

* GH, 1950, nº 4, p. 221-226; nº 5, p. 216-222.

Lorsqu'on tâche de découvrir à travers une histoire, hélas trop peu connue, la psychologie de notre race basque, de quels enthousiasmes et de quelles détresses ne nous sentons-nous pas vibrer et souffrir tour à tour! Tantôt, on lit les lamentables annales d'une famille transplantée du Pays Basque dans le Nouveau-Monde, ruinée par les agioteurs, deshonorée par l'embauchage et mourant de misère et de honte en quelque quartier sordide de Buenos-Aires ou de Montevideo. Tantôt, tournant le feuillet, apparaissent dans leur gloire rayonnante et obéissant, eux aussi, au même instinct atavique, au même besoin d'exode et d'inconnu, ces frères par le sang de St-François Xavier? Les Aspilueta, les Ezpeleta, les Ugarte, les Arriola, les Olavarrieta, les Zumarraga, les Oyarzabal, les Anchieta, les Mayorga, les Zuraira, les Oyarguren, les Herquicia, les Lizardi, les Berri-Ochoa, les Dourisboure, les Loïnaz, les Lerchundi, les Lapitz, les Guimon, les Harbustan, les Iribarne, les Hurlin, les Mugabure. Tous ces héros innombrables, pour obéir à l'appel de Dieu, osèrent embrasser les trois choses les plus amères qui soient au cœur d'un Euskarien: l'exil sans retour, l'héroïsme sans gloire, la mort sans un ami!

Tel est le fonds du problème qui nous préoccupe aujourd'hui. Ce qui nous importe, c'est de savoir si cette attirance dans les circonstances où elle se produit actuellement est funeste ou favorable aux intérêts religieux et moraux de notre peuple, afin d'être en mesure —une fois cette connaissance acquise— de favoriser ou de combattre notre émigration.

Pour plus de clarté, je diviserai cet entretien en deux parties: **LE MAL** et **LE REMEDE**. Dans la première partie, je tâcherai de faire ressortir les inconvénients religieux et moraux qu'apporte notre émigration; dans la seconde, j'indiquerai le moyen de remédier à ce mal.

1. LE MAL

Dire d'une façon générale que "les Américains laissent leur religion aux Amériques" est, je crois, une affirmation par trop simpliste.

C'est oublier d'abord que "les Amériques" sont loin d'être le pays uniforme et homogène, tout païen et tout riche, qu'évoquaient nos imaginations de petits campagnards. Et les milieux où vont échouer nos émigrants, après avoir traversé l'Atlantique, ne le cèdent pas toujours au Béarn et au Pays Basque en fidélité courageuse aux pratiques religieuses. S'il est vrai que les républiques néo-latines du Nouveau Monde, notamment l'Uruguay, le Paraguay, le Mexique et l'Equateur, se sont montrés parfois sectaires dans la turbulence de leurs révolutions, il n'en est pas moins vrai que l'ensemble de ces Etats donne aujourd'hui à l'Eglise catholique une place qu'elle ne tient plus officiellement dans la plupart des nations européennes. Et nos diplomates, nos délégués n'ont pas été médiocrement surpris, lors des fêtes du centenaire de l'Indépendance américaine, lorsqu'ils ont pu voir l'accueil fait à l'Envoyé extraordinaire du Saint Siège par les premiers Représentants de ces peuples émancipés. Les plus importantes de ces républiques —l'Argentine, le Chili, le Brésil, le Pérou, la Colombie, la Bolivie, le Mexique, sans parler du Canada et des Etats-Unis de l'Amérique du Nord— ont, auprès du Saint Siège, un ministre plénipotentiaire, et, dans leur corps diplomatique, un nonce du Pape ou un délégué apostolique. Deux d'entre elles ont même des descendants de Basques émigrés comme représentants officiels à Rome: le Chili a eu pour ministre plénipotentiaire M. Rafaël Errazuris Urmeneta, diplomate d'un catholicisme ardent; le Pérou a

nommé au même poste M. de Goyeneche, comte de Guaqui, et au secrétariat, un autre Basque, M. Goyeneche de la Puente.

Nous savons, du reste, que nos émigrés organisent là-bas des fêtes religieuses, des cérémonies d'anniversaires. La Euskal-Echea qui est par elle seule une manifestation vivante de la foi euskarienne par delà les mers, fait célébrer chaque année, le 3 mai, dans l'église de San Juan, connue de tout Buenos-Aires sous le titre significatif de "iglesia de los Vascos", un service solennel pour les défunts de la colonie. A Llavallal, elle a ses processions où se rend l'élite de la colonie vasco bonairienne. Elle a ses oeuvres dirigées par les Servantes de Marie pour les filles, et par les fils de St-François pour les garçons. Elle a son oratoire, dédié à la mémoire du P. François Laphitz.

Non, l'Amérique n'est point un pays où quiconque y aborde doit nécessairement perdre la foi et abandonner les saintes pratiques de la religion. Pays d'activité industrielle, commerciale ou agricole, oui: pays où domine dans l'ensemble, la préoccupation de l'argent, oui encore: mais pays où il soit impossible de vivre et de rester chrétien, c'est ce qu'il serait injuste de soutenir.

Disons donc, qu'en bien des cas, nos Basques émigrés qui cessent de remplir leurs devoirs, religieux n'ont pas le droit de jeter la pierre à l'atmosphère ambiante ou à l'esprit régnant. S'ils laissent tarir en eux les sources de la foi, ils ne sont pas moins coupables en cela que leurs jeunes compatriotes de la caserne qui, le dimanche, demeurent sourds à l'appel des cloches ne chantent plus sous les vieilles ardoises du pays natal.

Etendre à toute l'Amérique le grief d'impiété, c'est encore commettre un autre tort et une autre injustice. C'est oublier qu'une foule de familles —et des plus honorables parmi nous— ont acquis, par des preuves non équivoques de leurs sentiments chrétiens, un droit strict à n'être pas englobées dans un verdict qui leur est injurieux. Bon nombre, en effet, de nos Américains, loin d'avoir "laissé leur religion aux Amériques" se font, au contraire, les soutiens des œuvres catholiques dans leur village. J'en connais qui ont pris entièrement à leur charge de relever une église ou de bâtir une école. Si nous enlevions de certaines de nos églises tout ce que les aumônes des "Américains" y ont apporté, plusieurs, et j'en connais, se verraient frustrées de leurs plus précieux trésors. Beaucoup d'émigrés n'attendent même pas leur retour sur le sol natal pour faire dire des messes pour leurs morts sous le clocher paroissial, et j'ai encore dans l'oreille la rubrique, tant de fois entendue dans mon enfance, dans les annonces d'avant le prône: "Ameriketan denak", "celui qui est aux Amériques".

Quand, cherchant dans mes souvenirs d'enfance, à justifier l'affirmation courante sur l'impiété générale des "Américains", je passe en revue les physionomies lointaines de mes compatriotes revenus du Nouveau Monde, je ne trouve pas, je l'avoue, une proportion alarmante d'incroyants ou de sectaires. Et souvent ces unités n'appartenaient pas à la génération des émigrés eux-mêmes: plus de Basques, mais des Argentins, élevés à l'américaine.

En dehors de ces quelques individualités, les Basques américains ne se distinguaient pas de la masse au point de vue religieux. Presque tous avaient repris leurs habitudes, s'il est vrai qu'elles eussent été interrompues là-bas: et plusieurs de leurs courageuses compagnes, enfants du pays comme eux, avaient si bien conservé toute l'énergie de leur foi chrétienne, qu'elles savaient encore inculquer à leurs enfants et à

leurs petits enfants un esprit de foi, un amour de l'Eglise, un zèle des âmes, qu'ils sentent, malgré leurs deuils, et malgré les absences, vibrer immortellement dans tout leur être.

Mais, il n'en reste pas moins vrai que beaucoup obéissent singulièrement à cet étrange phénomène qu'on a observé souvent dans maintes populations très religieuses. Admirablement chrétiennes tant qu'elles demeurent dans le cadre de leurs traditions et de leurs paysages, elles semblent devenir différentes dès que ne les couvre plus l'ombre de leur clocher. A son foyer, le Basque garde strictement la loi de l'abstinence; à l'auberge, et hors de son village, il s'en affranchira avec une sérénité du moins apparente. Lui qui chante, tous les dimanches, dans les galeries réservées aux hommes, pendant la grand'messe et les vêpres, il oubliera, loin d'Euskal-Erria, le chemin de l'Eglise ou se mêlera tout au plus aux esprits forts qui prétendent assister à l'office en causant ou en fumant sous le porche.

Encore si ces déracinés se contentaient de porter sous des cieux étrangers l'exemple de leur impiété ou de leur indifférence, la petite patrie n'en retirerait d'autre dommage que la confusion de se voir juger au loin sur la conduite de ses fils dénaturés. Malheureusement, cette génération de dispersés, en retournant, sur le tard, à sa source, après avoir vagabondé par le monde, y apporte des éléments étrangers qui la troublent. Certains "Américains" revenus au vieux pays, avec leur mentalité d'outre-mer, ont mis dans le peuple certain esprit moderne, certaines fièvres mauvaises, qui ont troublé la noble sérénité du peuple terrien. Heureux encore s'ils conservent en leur fond assez de foi atavique pour se reconnaître, au dernier moment, sur le seuil redoutable des Amériques sans retour!

Or, ce dernier désordre est grave. C'est un danger grave, pour un peuple à l'âme naïve, impressionnable et ardente, comme notre peuple basque et nos populations migratrices de la vallée d'Aspe ou des vallées du Gave d'Oloron, que d'être soumis bon gré mal gré à la fascination d'un mal aventureux et brillant, colporté par des compatriotes qui, sortis de rien, ont voyagé, travaillé, réussi. Sur des esprits comme les nôtres, cette fascination-là exerce un empire souverain et l'on en arrive à croire que la foi est bonne tout au plus pour des laboureurs comme nous, perdus dans un pli de la grande montagne, et que le monde extérieur, le monde civilisé et rayonnant, en a fini depuis de belles années avec la vieille chanson de ce Catéchisme que nous allions apprendre en sabots.

Mais j'ai hâte d'en arriver aux misères morales de l'émigration.

C'est la honte des pays policés comme les nôtres qu'il puisse exister encore aux abords de nos grandes gares à Bordeaux et à Paris, de ces bandes sinistres d'embaucheurs qui vont attendre à la descente des trains les émigrants des campagnes, se donnent à eux comme des guides et trafiquent ignoblement des bourses —et des femmes!

Dans les 30 dernières années du siècle passé, les jeunes Basquaises, en particulier, ont été lamentablement exploitées; n'ayant pas, elles, le verbe rapide et mordace et le petit air de "Touche si tu l'oses" de leur jeunes voisines. Croyant entrer au service d'une bonne famille bourgeoise, elles de trouvaient prisonnières dans d'infâmes demeures dont elles ne soupçonnaient, dans leur vallée, ni leur nature, ni même l'existence. Plusieurs n'atteignirent pas leur destination et demeurèrent dans quelque bouge de Bordeaux, victimes de cet embauchage odieux. D'autres enfin trouvèrent à bord même du bateau qui les transportait d'ignobles pourvoyeurs du vice. Voici ce

qu'écrivait le correspondant argentin du journal catholique de Bilbao: la *Gaceta del Norte*. J'atténue à dessein l'énergie de quelques expressions espagnoles:

"Si après deux jours de navigation en haute mer, vous pouviez voir vos filles, pères et mères, du haut des grands caserios que vous habitez dans vos vertes montagnes, vous ne les reconnaîtrez plus ou bien vous les renieriez. Ne vous laissez pas éblouir par les pesetas que certains de vos compatriotes reçoivent de leurs filles. Elles l'auront bien gagné, je veux le croire, mais elles ne sont plus dans une proportion de 90%, à tout le moins ces modestes jeunes filles qui se signaient au son de l'Angelus, ces pieuses filles de Marie qui chantaient les louanges de leur mère du Ciel.

Il y a peu de jours, j'ai eu à intervenir dans certaines affaires survenues à bord du *Beacon Grange*, qui transportait beaucoup de Biscayens et de gallegos. Ce que j'ai vu, ce qu'il m'a fallu contrôler et enregistrer, serait impossible à redire ici.

Il y a trois jours est venu mouiller dans notre port le X (ici un nom d'un vapeur connu d'une très grande compagnie française). Les quelques passagers qui se sont conduits honnêtement dans la traversée ne tarissent pas de reproches contre l'immoralité qui a régné à bord. Cela n'a été rien moins qu'un bouge flottant."

Je veux bien croire le tableau un peu chargé ... Mais hélas! l'expérience ne nous dit-elle pas ce que deviennent souvent, par delà les mers comme dans la grande ville, ces pauvres filles parties de leurs vallées, innocentes et naïves, et, qui, là-bas, ignorant tout, deviennent une facile et lamentable proie.

2. LE REMEDE

Il y eut un homme qui, ayant cherché à soulager toutes les misères qu'il voyait autour de lui, porta plusieurs fois sa souveraine sollicitude sur les émigrants. Il y a 40 ans déjà, n'étant qu'un prélat de Mantoue, dont le monde ne parlait pas, il éleva la voix en faveur de ces ouvriers qui passaient les mers pour chercher du pain et mouraient là-bas, souvent sans l'avoir trouvé. Depuis, cet homme a parlé encore quatre ou cinq fois pour la même humble et sainte cause, mais, maintenant, avec toute l'autorité d'une voix à qui tout le monde obéissait. J'ai nommé Sa Sainteté N.S.P. le Pape Pie X, de vénérée mémoire.

En 1908, interrogé sur ses vœux et ses désirs à l'occasion des fêtes de son jubilé sacerdotal, le Saint-Père "particulièrement affligé —je cite— de voir que les émigrants, trop abandonnés à eux-mêmes, non seulement sont âmes perdues pour l'Eglise, mais de plus, vont contaminer les pays voisins" dicta lui-même au Comité des fêtes ses recommandations en faveur d'œuvres qui aidassent les émigrants au triple point de vue de la piété, des mœurs et des conditions d'une vie sortable. On ne devait pas se contenter de combattre le mal: il faudrait le prévenir. A cette fin, on créerait des œuvres aptes à diminuer l'émigration et à fixer les populations au sol natal en leur facilitant la propriété d'un coin de terre.

Les deux années qui suivirent, le 18 Mai 1899 et le 19 Juin 1900, le Saint-Père fit rappeler ses volontés par des lettres de la Secrétairerie d'Etat adressées aux archevêques de Milan et de Turin.

Enfin, plus récemment encore, les *Acta apostolicæ sedis* nous ont apporté de précieuses lettres aux Evêques italiens, où se reflète, plus précise et plus attentive que jamais, la paternelle sollicitude de Souverains Pontifes au sujet des pauvres émigrants.

Ces lettres sont pour nous le plus sûr et le plus sacré des programmes. C'est appuyé sur les suprêmes conseils qu'elle renferme que j'exposerai ce que je crois sincèrement être le meilleur remède au fléau de l'émigration.

Il y aurait, sans doute, à ce grave désordre un remède péremptoire: supprimer l'émigration. C'est le plus facile à proposer: le plus chimérique aussi. Je n'examinerai pas s'il serait à souhaiter dans l'intérêt du peuple basque de préférer une émigration modérée et ordonnée à la disparition absolue de ce mouvement. Pour l'heure, cela nous importe peu. Il suffit, pour nous entendre, que nous soyons d'accord sur deux points:

1^o) L'on émigre, et vraisemblablement l'on émigrera encore. Or, l'émigration, tout en n'étant pas un levain d'immoralité, met cependant en péril, et la conservation du sentiment religieux et la préservation morale dans notre petit peuple. Et cela par deux chefs: d'abord, par la perversion et la corruption d'unités considérables; puis, par l'influence exercée par ces unités mêmes à leur retour au pays natal.

2^o) Nous devons tout faire pour modérer au moins les exodes et les rendre moins préjudiciables à la religion et aux bons mœurs.

De là deux conclusions:

La première: Retenons au pays au moins quiconque n'a pas à l'étranger ou à la ville des garanties suffisantes de préservation.

La seconde: Créons à l'étranger et dans les villes des œuvres d'information, de préservation, et —en prévision, hélas! de bien des chutes— des œuvres de sauvetage.

Ces œuvres existent déjà en bien des pays, affligés, comme nous, du mal de l'émigration désordonnée. La plus connue, et aussi, je crois, la plus puissante était le *Raphaëls Verein* allemand, fondé par un ancien catholique au Reichstag, M. Paul Cahensly. J'ai exposé en détail dans mon livre sur l'*Émigration basque* le fonctionnement de cette société que j'ai pu voir naguère à l'œuvre. Je me bornerai à rappeler ici qu'elle comprenait des agences d'information et des agences d'organisation. Les premières avaient pour rôle de concentrer entre les mains des bourgmestres et des curés, conseillers naturels du pauvre, des documents sûrs, portant sur les conditions de voyage et de travail pour les différents pays, afin d'éviter des exodes à l'aveugle. Les secondes, établies auprès des grands ports d'embarquement, Brême, Hambourg, Anvers et Rotterdam, prenaient soin des émigrants au moment du départ.

Les délégués de la Société accueillaient à leur arrivée ces malheureux pour qui l'exil avait déjà commencé, leur indiquaient des logements honnêtes, leur faisaient les échanges d'argent, s'occupaient de leur contrat de passage, en un mot, les couvraient contre toute exploitation matérielle ou morale. La veille du départ, on les réunissait dans une église désignée d'avance. L'aumônier de la Société leur faisait une exhortation dans leur propre langue, les confessait, en grand nombre et leur distribuait catéchisme, livres religieux, tracts religieux, chapelets, scapulaires et autres objets de piété. Le lendemain, il allait les voir à bord pour leur porter un dernier encouragement et ne les quittait qu'aux premiers grondements de l'hélice avec les paroles du vieux pays.

Vous ne serez pas surpris d'apprendre que la France ne possède rien de semblable. Plus que les autres mêmes du proverbe, les Français conforment leur conduite au joli dicton

souletin: *Orhiko tchoria, Orhin laket*: l'oiselet du Mont Orhi se plaît au Mont Orhi. En effet, au témoignage d'un bon juge, M. Pierre Leroy-Beaulieu, le Français est le peuple le moins migrateur d'Europe, quatorze ou quinze mille départs annuels seulement. Mais par un étrange phénomène, ce peuple, le moins migrateur d'Europe, renferme le peuple le plus migrateur d'Europe: les Basques. En effet, dans le cours de moins d'un siècle, 175.000 Basques-Français, des arrondissements de Bayonne et de Mauléon, ont envoyé plus de 90.000 des leurs au-delà des mers.

On peut considérer, dans l'émigration pyrénéenne, deux phases bien distinctes. Je les appellerai, si vous le voulez, la phase en période d'affolement et la période d'émigration modérée. La première née vers 1825, surexcitée de 1835 à 1845, par les agissements de quelques sociétés anglo-américaines, notamment la Société Lafon Wilson and Compagnie, qui voulait coloniser l'Uruguay, s'étend jusqu'en 1872 d'un mouvement toujours croissant, subit à ce moment-là une baisse,— le sinistre coup de faux de la guerre qui a fauché les jeunes partants—, et reprend de plus belles vers 1880 pour atteindre son apogée vers 1888. A partir de ce moment, le pays semble ouvrir les yeux sur l'échec de cette première organisation. Des brochures telles que celle de Louis Etcheverry et celle de Don José Cola y Goiti aident à cette salutaire constatation. La moyenne annuelle des exodes, qui atteint le chiffre de 1.775 partants entre 1865 et 1874 pour les seuls arrondissement de Bayonne et de Mauléon, redescend successivement pour l'ensemble du département à 1.000, puis 800, et à peine quelques centaines en ces dernières années. C'est ce que j'appelle —d'un terme que l'on trouvera trop optimiste— la phase de l'émigration modérée.

A considérer le mouvement dans son ensemble, nous remarquons que dans la période d'affolement, ce départ de quelques 80.000 émigrants dans le seul département de Bayonne et Mauléon, était compensé aussitôt par une hausse de natalité telle que cette région, tout en envoyant 75.262 émigrants par delà les mers, ne perdait qu'un total de population de 4.729 individus. Les chiffres sont de Louis Etcheverry. Autrement dit, le pays bouchait la brèche de quelques 80.000 partants par une surproduction de 71.523 enfants. Voilà un fameux argument pour M. René Gonnard, le promoteur de la thèse —d'ailleurs reçue maintenant à peu près partout malgré son air paradoxal— de la population par l'émigration: "Un peuple qui émigre beaucoup multiplie davantage".

Un autre exemple: Les arrondissements de Bayonne et de Mauléon, qui comptaient en 1906 174.515 habitants, sont montés, en 1910 en dépit de l'émigration, à 183.573, soit une hausse de 9.058, alors que les arrondissements d'Oloron, d'Orthez et de Pau, qui émigrent incomparablement moins, fléchissaient de 251.302 en 1906 à 248.241 en 1910, soit une baisse de 3.061; brèche bouchée et au-delà, par l'excédent mauléonnais et bayonnais qui fait monter la hausse, pour l'ensemble du département, à 5.997, le sauvant ainsi de l'affront de la baisse des natalités. Vous me direz que cette surpopulation d'une part et cette dépopulation, de l'autre, ont d'autres causes encore que l'émigration ou le stationnement. Je n'en disconviens pas et me contente d'indiquer le point de vue afin de ne pas émigrer moi-même... de mon sujet.

L'importance de notre émigration et sa répercussion sur les intérêts religieux et moraux du petit peuple nous font une nécessité urgente d'organiser des œuvres d'émigrants. Dans ce champ, il n'y a encore rien de fait. Du côté de l'Europe, l'Argentine ayant, elle, son admirable Euskal-Echea, plus prospère que jamais. A Bordeaux, durant de longues années,

un Souletin, Jean Vidart, de Sainte-Engrâce, rendit de grands services à ses compatriotes émigrants. Il les recevait à la gare où on les trouvait à la descente de tous les trains de Bayonne, il les conduisait dans son petit hôtel de la place Saint-Jean, les accompagnait aux Docks, les recommandait aux hommes du bord, les défendait contre les embaucheurs. A sa mort, sa maison passa en d'autres mains. Je crois que nos Basques et nos Béarnais y trouvent pourtant les mêmes garanties.

C'est là, je crois, la seule tentative qui ait été faite pour porter secours à nos émigrants. Une autre a été ébauchée plus récemment, au sujet de la création d'une succursale de la *Euskal-Echea* en Europe, sorte de secrétariat central, dans le but de sélectionner les sujets propres à l'émigration, de veiller de près à leur embarquement, de les diriger enfin sur les bureaux de placement de la Société à Buenos Ayres. Appelé à donner mon avis dans les colonnes du journal, j'avais poussé à la roue, entrevoyant même la possibilité de former alors, au sein des Comités diocésains, une section spécialement chargée de centraliser les renseignements concernant les émigrants. Les curés des paroisses particulièrement atteintes par l'émigration auraient trouvé auprès de cette section diocésaine de précieuses indications pour assurer l'avenir religieux de leurs paroissiens nouvellement émigrés.

L'idée a-t-elle fait du chemin depuis lors, en ce pays lointain où les idées marchent vite? C'est le secret des organisateurs. A nous d'en hâter ou d'en aider la réalisation en nous tenant prêts à seconder les efforts des hommes de bien qui travaillent.

Ne faisons pas mentir pas des dissensions ou des émiettements l'apologue que j'ai entendu citer souvent à notre éloge par-delà les Pyrénées:

"Quand deux hommes veulent escalader un mur, me disait un Castillan, si le second, resté en bas, laisse simplement faire le premier, ces deux hommes sont Anglais; s'il le tire par les pieds, pour l'empêcher de monter, ce sont des Espagnols; s'il le pousse d'abord et puis se fait hisser à son tour, ce sont des Français".

Entraidons-nous par charité divine d'abord, en hommes qui méritent leur renom de catholicisme; par compassion humaine, ensuite, pour soulager tant d'écœurantes misères dont souffrent nos frères par le sang; et puis aussi, permettez-moi de le dire sans orgueil, quoique non sans fierté, par amour de la petite patrie, pour la conservation, pour l'agrandissement et le bon renom de ce petit peuple à qui Dieu a gardé ces trois grâces si précieuses en nos mauvais jours: le respect des vieillards, l'amour de la vieille terre, le culte de la vieille Foi.